

Le cœur mangé à plusieurs sauces

Monique Moser-Verrey

Université de Montréal

La légende du cœur mangé s'est répandue en Occident dès le XII^e siècle. Elle fait son entrée dans le corpus de la littérature française à travers diverses versions de la biographie d'un troubadour roussillonnais du nom de Guilhem de Cabestany dont on connaît aussi plusieurs chansons. Mais le topos de l'amante qui se régale en toute innocence du cœur de son amant se propage aussi à travers des lais et des romans tout aussi anciens. Que l'on pense au lai de Guiron, un poème breton relayé également au XII^e siècle dans *Le roman de Tristan* du poète anglo-normand Thomas. Puis, au XIII^e siècle, le *Roman du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel* donne une version légèrement différente du même repas. Par ailleurs, on connaît encore les mélodies de quatorze chansons du Chastelain de Couci qui fut un trouvère picard particulièrement apprécié au tournant du XIII^e siècle pour son grand chant courtois¹.

Imaginons donc un chevalier doué de toutes les vertus requises pour briller en société. Son milieu admire ses faits d'armes et goûte sa poésie. Il rend hommage à la beauté de l'épouse d'un seigneur de la région. Elle répond à ses avances. Le mari en est instruit et trouve moyen d'éliminer son rival. Mais sa vengeance va plus loin. Il se saisit du cœur de l'amant et le donne à manger à sa femme qui s'en régale. Enfin, il lui révèle ce qu'elle vient de manger. L'épouse meurt sans tarder et le mari sera puni.

Trois éléments de cette histoire intéressent « le manger et le boire dans la fiction narrative », soit le secret qui entoure la préparation du mets fatal, puis la mise en scène du repas lui-même et enfin la révélation assassine du scandale cannibale. Mon propos sera donc de suivre à travers les siècles cette configuration narrative topique, propre à la légende du cœur mangé, pour en saisir les enjeux et les goûts variés.

¹ Hans-Herbert S. Räkel, « Chastelain de Couci », 1994, p. 777.

De l'érotique courtoise à la perversion sadienne

Les études médiévales offrent évidemment de nombreuses interprétations intéressantes de la légende du cœur mangé. Une étude s'inscrivant dans l'anthropologie littéraire du Moyen Âge montre, par exemple, que le motif auquel on a affaire dans cette légende s'appuie sur une articulation sémantique profonde selon laquelle le repas cannibale permet « la conjonction sur le mode alimentaire, des identités qui étaient initialement conjointes sur le plan sexuel². » Mais l'ingestion cannibale involontaire du partenaire présuppose une double disjonction, soit le meurtre de l'amant de même que sa transformation en mets. Sur le plan de la fable, il y a donc un double méfait qui constitue la vengeance de l'époux trompé. Mais la sauvagerie de cette vengeance blanchit l'amour extra marital plutôt que de le corriger. Les amants sacrifiés finiront donc par être généralement célébrés. La conclusion de cette étude offre enfin une définition tout à fait acceptable du motif universel actualisé dans la littérature médiévale. C'est la « vengeance cannibale d'une perturbation matrimoniale » dans le cadre d'une idéologie sociale particulière, l'érotique courtoise³. Ce cadre dicte le raffinement du repas cannibale. Le cœur est cuit et apprêté avant d'être mangé. On peut en conclure que la sauce courtoise se veut appétissante.

Un autre cadre idéologique comme celui de la Révolution, par exemple, qui dénonce « les crimes remarquables de la féodalité⁴ », verra la sauvagerie poussée jusqu'à la consommation crue du cœur de l'amant. On trouve cela dans la « Suite de l'histoire de Jérôme » au chapitre XI de *La Nouvelle Justine*. Sade écrit : « J'incise enfin le cadavre du jeune homme; j'en extirpe le cœur, pour en barbouiller le visage de ma victime ; je la contrais à en mordre quelques parcelles ; et le fier Jérôme, qui venait de faire la loi à deux individus, la recevait en ce moment de son vit : on ne banda jamais de cette violence-là⁵. » Ici, l'agressivité sexuelle primitive n'est nullement canalisée par des règles. L'interdit nutritionnel est également transgressé ouvertement. Or, les victimes du libertin excessif s'appellent Héloïse et Alberoni, pour ne pas dire Abélard. Cette évocation des célèbres amants, tristement punis par la castration du fauteur, donne bien raison à la lecture

² Jean-Jacques Vicensini, « Figure de l'imaginaire et figure du discours. Le motif du "cœur mangé" dans la narration médiévale », 1991, p. 453.

³ *Ibid.* p. 457.

⁴ Jacques Antoine Dulaure, *Histoire critique de la noblesse*, 1790, p. 58 ; et, pour une dénonciation des histoires du cœur mangé datant des XI^e et XII^e siècles, voir le chapitre 3, p. 55-56.

⁵ Marquis de Sade, *La nouvelle Justine, ou, Les malheurs de la vertu*, O.C., 1986, t. 7, p. 14-15.

anthropologique de la légende du cœur mangé selon laquelle le « sémantisme archétypal » du motif comprend la castration de l'amant, actualisée par la préparation culinaire du cœur extirpé⁶. Voilà, sans doute, le fantasme recouvert par les sauces qui doivent nous intéresser.

De la cardiophagie au cannibalisme

Ce fantasme est amplement déployé dans une parodie de l'histoire du cœur mangé due au poète Renaud de Beaujeu, qui signe *Le lai d'Igauré, ou, Lai du prisonnier*. Ce texte hybride introduit dans le poème courtois dès le tournant du XIII^e siècle une tonalité grivoise empruntée au genre des fabliaux. D'une part, il multiplie les prises du chevalier qui, en véritable Don Juan avant la lettre, s'attache non moins de douze femmes. D'autre part, il donne libre cours à la rage des maris trompés qui démembrèrent l'Igauré pour servir à leurs femmes avant tout le phallus dont, à leur idée, elles ont joui goulûment. Le repas cardiophage se transforme alors en une « genitaliaphagie » pour venger l'aspect concret de l'offense faite aux maris. Il semblerait même que dans ce *lai* le phallus constitue le plat principal tandis que le cœur est servi en garniture ou plat secondaire⁷. Il n'empêche que ce repas est aussi mortifère que tous ceux qui relèvent de la légende du cœur mangé, parce que les amantes adhèrent entièrement à l'idéologie courtoise selon laquelle se vivent leurs aventures. Elles ont forcé l'Igauré à se prononcer pour une seule d'entre elles, le remettant ainsi sur la bonne voie de l'amour courtois. Puis, elles font d'un seul cœur le deuil de sa mort en jeûnant, après le repas fatidique, jusqu'à ce que mort s'en suive. Cette tragédie exalte la valeur spirituelle de l'union des cœurs et la sauce qui nous intéresse devient métaphysique.

En effet, au Moyen Âge, le cœur est loin d'être uniquement une partie du corps érotisée équivalente au pénis. On observe carrément une fascination pour cet organe mis en écriture et ce dans plus d'un type de discours. Une approche médico-théologique des topoï poétiques évoquant le cœur informe utilement le sens de la légende du cœur mangé. Arracher le cœur du rival équivaut non seulement à supprimer sa vie, mais surtout à « anéantir dans sa source même ce fluide [...] qui, au moins symboliquement, s'apparente à l'âme⁸ ». L'ennemi est donc éliminé corps et âme par ce geste. En avalant le cœur de l'autre, on s'approprie au contraire son fluide vital et la

⁶ Vicensini, *art. cit.*, p. 454-455.

⁷ Martina Di Febo, « Igauré », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 5 | 1998, ¶ 70-71.

⁸ Bernard Ribémont, « Le cuer del ventre li as trais », 1991, p. 361.

quintessence de sa force. L'incorporation bénéfique ne nécessite cependant aucune préparation culinaire. Si de plus ce cœur - ou ce corps - est donné, la communion acquiert une valeur spirituelle familière à toute la chrétienté. Mais en dissimulant le cœur de son rival dans un plat cuisiné, le mari jaloux anéantit l'amour vivifiant destiné à sa femme. Ceci se vérifie dans toutes les versions de la légende du cœur mangé qui font mourir l'amant lors d'une croisade. Son cœur, envoyé de l'étranger, est alors un messenger d'amour chargé de « réaliser le rêve de la communication des âmes, c'est-à-dire de l'étroite union, cosmique et éternelle, des fluides essentiels.⁹ » Mais l'ingestion involontaire de ce messenger précipitera l'union des amants dans la mort.

À l'occasion de sa toute première étude satorienne, Madeleine Jeay élargissait le repérage des messagers d'amour au motif de l'oiseau, et plus particulièrement du rossignol, emblème du poète et de son chant d'amour au Moyen Âge¹⁰. Que l'on pense au *Laostic* de Marie de France, mais aussi au surnom de Rossignol donné à l'Igauré par ses douze amantes. Elle faisait l'hypothèse que les histoires du cœur mangé de l'époque courtoise opéraient dans le même réseau de topoï que la légende ovidienne de Philomèle et Procné reprise à la fin du XII^e siècle dans la *Philomena* de Chrétien de Troyes. On y retrouve, en effet, le meurtre par vengeance, la mutilation du cadavre, le cannibalisme involontaire et la révélation de ce scandale. Mais les rôles sont inversés, car ce sont les femmes qui se vengent des violences du roi de Thrace en lui faisant manger son propre fils. Puis elles échappent à sa colère, métamorphosées en rossignol et en hirondelle. La proximité des topoï de la violence signalés ici est indéniable, mais l'écart entre les cadres idéologiques de la mythologie grecque, d'une part, et des légendes médiévales, d'autre part, explique pourquoi le cœur arraché et le coffret lui servant de sépulture n'habitent pas la *Philomena* de Chrétien de Troyes.

Le tombeau violé et le cœur avalé

Tout commence, en ce qui concerne notre propos, par un cœur arraché au corps de l'ennemi, un topos très présent dans l'épopée. Il a bénéficié d'une étude satorienne¹¹ où l'on voit que le cœur des traîtres est arraché et détruit par vengeance tandis que celui des héros est conservé dans des tissus et coffrets précieux pour honorer leur fidélité. À l'époque des troubadours, le roi

⁹ *Loc. cit.*

¹⁰ Madeleine Jeay, « La cruauté de Philomèle : métamorphoses médiévales du mythe ovidien », 1998, p. 111-119.

¹¹ Françoise Denis, « Cœur arraché / Cœur mangé : modulations », 1998, p. 95-108.

attribue aussi l'honneur de la sépulture aux amants fidèles plutôt que de soutenir la vengeance du mari offensé. Il entend punir ainsi la dégradation du cœur en mets et la trahison du repas cardiophage. À ses yeux le crime est là plus encore que dans le fait que le mari a tué l'amant de sa femme et lui a arraché le cœur. Dans le *Roman du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel*, l'amant devient aussi un héros, car il meurt des suites d'une blessure reçue au champ d'honneur. Dès lors son cœur est excisé, puis enveloppé et déposé dans un coffret pour être apporté à sa maîtresse selon ses ordres. Le crime du mari en est d'autant plus évident, puisqu'il viole cette sépulture afin de préparer le repas cannibale. De plus, il y a un délai entre l'excision du cœur et son arrivée en cuisine. Il faudra soit l'embaumer, soit bien l'épicer...

Cette suite d'événements se trouve illustrée dès le XV^e siècle dans *Le livre des amours du Chastelain de Coucy et de la Dame de Fayel*, une version en prose du roman signé Jakemés. L'unique version manuscrite de ce livre se trouve à Lille où elle a été produite en 1467 dans l'atelier du « Maître de Wavrin¹² ». Cette réécriture du roman en vers réduit l'espace alloué aux prouesses des chevaliers, mais elle développe l'intériorité des personnages et les traite avec empathie¹³. La quarantaine d'aquarelles qui agrémentent ce manuscrit, confirme par les sujets des scènes illustrées cette tendance intimiste. Une douzaine d'image seulement montrent les chevaliers à cheval ou réunis entre hommes. On verra dans ce ravissant volume aux reproductions colorées l'arrivée de Coucy¹⁴, un tournoi¹⁵, une rencontre avec Fayel¹⁶, une fête de chevaliers¹⁷, puis deux images montrant comment Fayel épie Coucy avec son écuyer Gobert¹⁸, une confrontation à trois où Gobert défend Coucy contre Fayel¹⁹, le roi Richard sur son trône au moment où Coucy se croise²⁰, la bataille contre les Sarrasins²¹ et enfin la victoire de Fayel lorsqu'il force Gobert à lui remettre le précieux coffret contenant le cœur de Coucy avec sa dernière lettre²². Toutes les autres

¹² Aimé Petit et François Suard (éds.), *Le livre des amours du Chastelain de Coucy et de la Dame de Fayel*, 1994, p. 7-9.

¹³ Annie Combes, « Entre déférence et différence, les ambiguïtés de la mise en prose dans *Le livre des amours du Chastelain de Coucy et de la Dame de Fayel* », 2015, p. 53-72.

¹⁴ Aimé Petit et François Suard (éds.), *Le livre des amours du Chastelain de Coucy et de la Dame de Fayel*, 1994, p. 36 et 52.

¹⁵ *Ibid.*, p. 57 et 63.

¹⁶ *Ibid.*, p. 82.

¹⁷ *Ibid.*, p. 88.

¹⁸ *Ibid.*, p. 128 et 133.

¹⁹ *Ibid.*, p. 136.

²⁰ *Ibid.*, p. 190.

²¹ *Ibid.*, p. 202.

²² *Ibid.*, p. 214.

images ont pour sujet les épreuves et les joies de l'amour. La dame de Fayel et sa chambrière y jouent les rôles principaux. Elles étudient les plaintes et les lettres de Coucy avant de faciliter les rencontres amoureuses. Le secret de ces amours est percé lors d'un repas de fête par une dame également amoureuse de Coucy. Elle ne mange ni ne boit, mais surprend des regards échangés et un soupir révélateur. C'est elle, la dame de Vermandois, qui causera par jalousie la persécution des amants.

Sur l'illustration de ce repas révélateur²³ le triangle amoureux est bien dessiné. La traîtresse est peinte de dos, l'amant se trouve au centre de l'image et l'amante est aussi retirée que possible à gauche, du côté du cœur évidemment, selon les codes de la peinture de l'époque. On verra que sur toutes ces illustrations, les élans du cœur génèrent des gestes portés vers la gauche, tandis que les gestes agressifs et méchants sont portés vers la droite. La disposition des personnages dans l'image est elle-même chargée de sens. L'épisode du cœur mangé est préparé par deux images présentant la mort de Coucy sur le bateau qui devait le ramener chez lui. Avant de mourir il dicte une lettre adressée à sa bien-aimée pour lui offrir son cœur fidèle²⁴. Puis il y a le prélèvement du cœur suivant la mort de Coucy²⁵. On voit bien à droite le corps incisé et le cœur tendu vers la gauche où se trouve le coffret. Ce cœur réapparaît dans une image montrant la cuisine du château de Fayel. Cette fois-ci il est tendu vers la droite. Le seigneur présente ce morceau de viande à son cuisinier, tandis qu'on plume des poulets encore plus à droite²⁶. Le repas lui-même occupe deux images. Méconnaissable, le cœur se trouve maintenant dans l'assiette de la dame qui s'en saisit pour le manger devant son mari²⁷. Dans la dernière image, on voit le seigneur de Fayel prendre la parole. Son discours meurtrier est projeté vers la droite où se trouve sa femme. Enfin instruite par son mari qu'elle vient de se régaler du cœur de Coucy, la dame de Fayel s'évanouit à table et mourra peu après²⁸. Dans la dernière image de cette série, on voit clairement que ce sont les paroles du seigneur de Fayel qui tuent. Il péroré tandis que sa femme s'effondre.

²³ *Ibid.*, p. 116.

²⁴ *Ibid.*, p. 207.

²⁵ *Ibid.*, p. 210.

²⁶ *Ibid.*, p. 217.

²⁷ *Ibid.*, p. 220.

²⁸ *Ibid.*, p. 222.

Le repas mortel et la victoire de l'amour

Après avoir observé les gestes, il va donc falloir s'attarder aux discours échangés d'autant plus qu'ils sont exploités par le théâtre du XVIII^e siècle qui redonnera vie à la légende du cœur mangé sur la scène tragique et même comique. Le roman du XIII^e siècle, plus près de l'oralité que le livre du XV^e siècle, donne les répliques de ces scènes en discours direct. Voici donc les paroles qui illustrent ici des topoï concernant le manger et le boire. Après avoir intercepté le coffret qui contient les tresses de sa femme et le cœur embaumé du châtelain, signes d'une union « au ciel, pour la vie éternelle²⁹ », Fayel va voir son cuisinier et lui ordonne « de s'appliquer à préparer le coulis de poules et de chapons le plus succulent possible. » Puis il ajoute : « On nous le servira à nous tous et ce sera notre plat principal. Avec ce cœur, tu cuisineras un autre mets que tu serviras exclusivement à ta dame. » Une note de la traductrice précise que « [l]e coulis est obtenu après une cuisson lente d'aliments, et notamment de viandes et de légumes qui sont ensuite écrasés³⁰. » La tromperie consiste ici à dissimuler le cœur humain dans un coulis identique à celui qui se prépare avec de la volaille. Le topos est celui du cœur caché dans un mets dont la formule topique pourrait se lire ainsi : METS_CACHER_CŒUR.

La scène du repas se déroule comme prévu.

Le moment venu, on dressa les tables, tous s'assirent pour le dîner et eurent des hors-d'œuvre à profusion. Ensuite les serviteurs apportèrent le premier coulis, parfaitement réussi. Ils le servirent à tous, tandis que seule la dame reçut le second avec le cœur. Tous mangèrent de bon appétit. La dame fit l'éloge du plat, il lui semblait qu'elle n'en avait jamais goûté de plus savoureux et elle demanda : « Pourquoi notre cuisinier n'en prépare-t-il pas d'autres fois ? Le coût est-il si élevé qu'on ne nous en serve pas plus souvent ? Je le trouve vraiment excellent³¹.

De toute évidence, le mets trompeur enchante l'épouse. Elle mange avec beaucoup de plaisir le cœur de son amant sans le savoir. La formule topique pourrait être dès lors : EPOUSE_APPRÉCIER_CARDIOPHAGIE DÉGUISÉE.

Enfin la parole est à l'époux qui justifie un topos déjà inscrit dans Satorbase sous la formule : CANNIBALISME_PAR_VENGEANCE.

- Dame, ne vous étonnez pas si cette nourriture est excellente, car jamais on ne pourrait retrouver sa pareille, quel que soit l'argent dépensé.

²⁹ Jakemés, *Le roman du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel* (éd. bilingue), 2009, p. 555.

³⁰ *Ibid.*, p. 573.

³¹ *Ibid.*, p. 573-575.

- Quel nom lui donne-t-on, cher seigneur ? Dites-le-moi, s'il vous plaît.
- Dame, calmez-vous. Je vous assure, en toute loyauté, qu'avec ce plat vous avez mangé le cœur de l'homme que vous avez le mieux aimé : c'est le cœur du châtelain de Coucy que l'on vous a donné aujourd'hui. Vous seule en avez été servie, car toute la maisonnée et moi-même, nous avons eu un autre plat, qui lui ressemblait. Vous avez aimé le châtelain de son vivant et cet amour a été ma honte et mon tourment, depuis que je l'ai découvert jusqu'à aujourd'hui. C'est pour assouvir quelque peu ma vengeance que je vous ai fait manger son cœur³².

La dame n'en croit rien, puisque Coucy est parti en croisade, mais le coffret, la lettre, le sceau finissent par la convaincre.

Par Dieu, seigneur, j'en suis désespérée, mais puisqu'il en est ainsi, je vous donne l'assurance absolue que jamais plus je ne mangerai, qu'aucune bouchée ne s'ajoutera à une nourriture aussi noble. Mon existence est désormais trop lourde à porter, je ne veux plus vivre. Mort, délivre-moi³³ !

C'est un suicide que la justice de l'époque interprétera comme un meurtre. L'agonie est longue dans le roman de Jakemés et le narrateur clôt cet épisode en s'exclamant dans la logique du dogme chrétien : « Dieu lui soit miséricordieux³⁴ ! »

Le suicide de l'épouse est encore plus dramatique dans les Vies de Cabestany où, poursuivie par son mari, la dame se jette d'un balcon et meurt écrasée au sol. À la Renaissance, lorsque Boccace accueille la légende du cœur mangé dans le *Décameron* (39^e nouvelle), il préfère cette fin violente même si de nombreux éléments de sa nouvelle coïncident avec les propos du roman de Jakemés. Ce qui ajoute du piquant à la sauce du cœur mangé dans la version de Boccace est une amitié virile entre le mari et l'amant. La trahison de l'ami devient alors la cause de tous les maux³⁵.

La grève de la faim ou le jeûne entraînant la mort de l'épouse accorde plus d'espace à la sensibilité féminine. La dame a le temps de faire l'éloge de son ami et de dire qu'elle meurt « par amour pour lui³⁶ ». Il est sans doute exagéré de penser que la cardiophagie l'a comblée³⁷, mais ce jeûne pousse à son extrémité un topos présent à travers tout le roman, soit le manque d'appétit des amoureux. Il faut noter la formule topique AMOUR_COUPER_APPÉTIT.

³² *Ibid.*, p. 575.

³³ *Ibid.*, p. 577.

³⁴ *Ibid.*, p. 579.

³⁵ Mariella Di Maio, *Le cœur mangé : Histoire d'un thème littéraire du Moyen Âge au XIX^e siècle*, 2005, p. 35.

³⁶ Jakemés, *Le roman du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel* (éd. bilingue), 2009, p. 579.

³⁷ Henri Hauvette, « La 39^e nouvelle du *Décameron* et la légende du "Cœur mangé" », 1912, p. 199.

Les scènes de repas sont nombreuses dans ce roman situé en Bourgogne. L'abondance des mets et du vin est un thème qui se retrouve sans cesse. À Fayel, où le châtelain est reçu plusieurs fois, les mets sont abondants, mais il est tourmenté par son amour et « ne mange rien³⁸ ». Lors d'une seconde visite, les hôtes sont « servis de mets à profusion et de bon vin à volonté. [...] Après le dîner, on leur sert, à la satisfaction générale, du bon vin, des pommes et des confitures de gingembre³⁹ ». Peine perdue, car pour le cœur l'aliment de l'amour passe par la vue et par l'ouïe selon l'avis judicieux du narrateur⁴⁰. On pourrait aussi s'étendre sur les repas champêtres offerts après les joutes des chevaliers car ils donnent, au bord de l'Oise et ailleurs, des occasions de rencontres aux amoureux. C'est lors d'une telle fête que la dame de Vermandois, amoureuse du châtelain de Coucy « but et mangea peu⁴¹ », mais surprit, hélas, le secret de la dame de Fayel.

Au XVII^e siècle, ce sont les histoires tragiques qui accueillent le topos du CŒUR_MANGÉ. Il a été inscrit dans Satorbase par notre collègue Eglal Henein il y a de cela plus de vingt ans. Son étude⁴² consacrée au Spectacle III inclus dans *Les spectacles d'horreur*, publié par Jean-Pierre Camus, Évêque de Belley, en 1630, insiste avec raison sur la richesse des allusions aux mythes et aux textes de l'Antiquité dans cette nouvelle fort dense. Ayant embrassé avec force la Contre-Réforme, Camus diffuse la doctrine post-tridentine en ne craignant pas de choquer, d'interpeler et de faire la morale à ses lecteurs et lectrices. En l'occurrence tous les protagonistes sont dans l'erreur et méritent de recevoir une leçon, à commencer par les parents de l'amoureuse « aveuglés d'ambition et d'avarice⁴³ ». Tout commence par un topos bien connu, le mariage arrangé qui frustre le désir et l'espoir de la jeune fille et condamne son amoureux à partir à la guerre pour mourir « en la Flandre⁴⁴ ». Le cœur qui en revient avec une lettre adressée à la vertueuse Crisèle deviendra un objet de culte odieux pour le vieux mari qui finit par organiser le viol de la tombe suivi du repas cardiophage. Mis en pâté « avec d'autre viande⁴⁵ » le cœur embaumé de Memnon s'attire le qualificatif de chair parfumée ! Avertie que son estomac a « servi de sépulcre au cœur de son ami⁴⁶ » Crisèle est horrifiée. Un parent de Memnon tue le vieux mari

³⁸ Jakemés, *Le roman du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel*, 1986, p.26.

³⁹ *Ibid.*, p. 30.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 31-32.

⁴¹ *Ibid.*, p. 83.

⁴² Eglal Henein, « Le cœur mangé... ruminé », 1998, p. 77-88.

⁴³ Jean-Pierre Camus, *Les spectacles d'horreur*, 2013, p. 80.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 82.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 83.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 84.

jaloux lors d'un duel et l'histoire se termine par un autre topos bien connu, celui de la retraite dans un couvent où Crisèle « acheva sa vie en pleurant ses fautes⁴⁷ ». Virgile est enfin cité pour investir les « premières affections⁴⁸ » de Crisèle d'une dignité classique.

La cardiophagie répudiée par les cœurs sensibles

Cette même dignité classique est revendiquée pour la légende du cœur mangé au XVIII^e siècle lorsque deux tragédies l'illustrent la même année. La mode troubadour est alors censée vivifier la fierté nationale en même temps que la tragédie flirte avec l'horreur⁴⁹. *Gabrielle de Vergy* de Dormont de Belloy, et *Fayel* de Baculard d'Arnaud ont paru en 1770. Seule la première de ces tragédies a été représentée, mais pas avant 1777. Sa représentation a enfin suscité une parodie intitulée *Gabrielle de Passy* signée d'Imbert et d'Ussieux. On peut s'étonner, voire se fâcher⁵⁰ que Gabrielle de Vergy soit confondue dans ces tragédies avec la dame de Fayel, car l'histoire de ses amours trahies, issue de la cour de Bourgogne, ne comprend aucune scène de cardiophagie. Ce rapprochement n'est cependant pas une invention de nos auteurs. Déjà à la fin du XIII^e siècle, les chansons du Chastelain de Couci étaient si connues que certaines d'entre elles sont citées dans le roman dont il est le héros, mais aussi dans l'histoire de la *Chastelaine de Vergi*⁵¹. Au XVIII^e siècle, Mlle de Lussan assimile « Gabrielle de Vergi⁵² » à Mme de Fayel dans ses *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*. Puis au milieu du siècle, une célèbre romance du duc de Vallière diffusera largement les amours de Raoul de Coucy avec la malheureuse Gabrielle de Vergy :

Tous deux s'aimèrent dès l'enfance
Mais le sort injuste et jaloux
L'avait mise sous la puissance
D'un cruel et barbare époux [...]

*Quel est mon crime, disait-elle ?
L'innocence devrait toucher.
Je suis et je serai fidèle ;
Qu'avez-vous à me reprocher⁵³ ?*

⁴⁷ *Loc. cit.*

⁴⁸ *Énéide*, chant IV, v. 28-29.

⁴⁹ Jean-Noël Pascal, *Le cœur terrible*, 2005, p. lxi-lxii. Je citerai les pièces et les chansons en jeu d'après cette édition critique qui offre un excellent aperçu de la résurgence au théâtre de la légende du « cœur mangé » dans les années 1770.

⁵⁰ André Mary (trad.), *La chambre des dames : contes et romans du Moyen Âge*, 1943, p. 382.

⁵¹ Hans-Herbert S. Räkel, « Castelain de Couci », 1994, p. 776.

⁵² Marguerite de Lussan, *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, 1733, p. 225-250.

⁵³ Jean-Noël Pascal, *Le cœur terrible*, 2005, p. 230.

Depuis que Jean-Pierre Camus a permis aux parents de l'héroïne d'ajouter leur grain de sel à la sauce du repas cardiophage, ce dernier est offert à une innocente victime dont la vertu est inattaquable. Le contraste avec les fureurs du mari ne saurait être plus marqué. La question est bien sûr de savoir comment introduire l'horreur de ce repas inique sur la scène classique.

Le genre de la tragédie classique l'exige, les protagonistes doivent être présents en un seul lieu. Dans les deux pièces, Coucy arrive donc dès le III^e acte au château où résident Fayel et Gabrielle. Il y aura duel et les deux rivaux seront mortellement blessés. Tout est en place pour que les morts se multiplient dans la dernière scène. Or, Gabrielle est persuadée que son mari veut l'empoisonner. Le poison est un ingrédient qui règle bien des problèmes sur la scène classique. Il en est donc question, bien qu'aucun poison n'agrément le plat mortel destiné à Gabrielle ni dans la pièce intitulée *Gabrielle de Vergy*, ni dans celle intitulée *Fayel*. En général, on peut affirmer que la pièce de Dormont de Belloy penche vers le pathétique du drame en faisant de Gabrielle le personnage principal. Baculard d'Arnaud choisit, au contraire, de consacrer sa pièce à la fureur vengeresse de Fayel, penchant ainsi d'avantage vers la noirceur et l'énergie de la tragédie romantique. Cette différence d'accent se vérifie à merveille dans les scènes qui présentent le cœur du rival. Ainsi, dans *Fayel*, le mystère plane autour du festin que le mari veut offrir à sa femme. Mais elle de s'écrier :

GABRIELLE

Je pénètre Fayel et son affreux silence ;
Je ne me trompe point à l'art de sa vengeance ;
Les plus mortels poisons qu'il aura pu choisir,
Crois-moi, seront mêlés aux mets qu'on va m'offrir⁵⁴.

Le repas que Gabrielle croit mortel aura lieu hors scène. Elle se réjouit de mourir et ne comprend pas les allusions de Fayel à l'expiation qu'il lui réserve jusqu'au moment où levant un rideau, il lui montre la dépouille de Coucy. Voici enfin la pointe :

FAYEL

Dans ce sein où mon fer s'est ouvert un passage,
J'ai surpris une lettre, aliment de ma rage :
J'ai su que mon rival, pour prix de ton ardeur,
Voulait qu'après sa mort on te portât son cœur...

⁵⁴ *Ibid.*, p. 170.

GABRIELLE

Achève... achève... ô Ciel! Quelle terreur soudaine !...

FAYEL

Tu sors de cette table où t'appelait ma haine,
Où la vengeance était assise à tes côtés.

GABRIELLE

Eh bien !

FAYEL

Parmi les mets que l'on t'a présentés,
Le cœur de ton amant... frémis... tu dois m'entendre⁵⁵.

L'impératif de la décence ne permet évidemment pas que la cardiophagie soit nommée ici sur la scène classique, mais ni Gabrielle, ni le public ne peuvent l'ignorer.

Dormont de Belloy renonce, pour sa part totalement, au repas cardiophage de la légende. Le cœur extirpé, livré aux regards de Gabrielle, doit en l'occurrence venger le mari jaloux. Soucieux de ne pas non plus montrer de sang sur la scène, il met entre les mains de Fayel un vase couvert d'une lettre dans lequel se trouve le cœur sanglant de Coucy. Et Fayel d'affirmer :

Quel plaisir pour moi, quand son œil égaré, [celui de Gabrielle]
S'arrêtant sur le cœur qui me fut préféré,
Verra, pour châtement, ce gage de ses crimes !
Je mourrai triomphant près de mes deux victimes⁵⁶.

Il est extraordinaire que par souci de bienséance, un cœur arraché tout dégoulinant de sang fasse son apparition sur la scène classique. Il n'est pas question ici d'ingérer le cœur de Coucy, mais persuadée que ce vase contient du poison, Gabrielle veut néanmoins le porter à ses lèvres :

Allons. - Voici la fin de mon affreux supplice ;
(*Elle regarde le vase couvert.*)
Et des dons de Fayel le seul que je chérisse :
Mon cœur, vers ce poison, s'élançe avec transport⁵⁷.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 182-183.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 81.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 82.

C'est en retirant la lettre qui recouvre le vase qu'elle voit enfin « un cœur tout sanglant⁵⁸ » et s'effondre.

Ces scènes nous montrent un Fayel singulièrement cruel qui pourrait bien avoir inspiré le marquis de Sade. Son idée d'une mort triomphante « près de [ses] deux victimes » rejoint en quelque sorte l'orgasme puissant ressenti par Jérôme entre ses jeunes victimes Héloïse et Alberoni...

De 1777 jusqu'en 1792 la tragédie de Dormont de Belloy fut jouée régulièrement à Paris devant des salles toujours bien remplies et connut en tout 129 représentations. Ce fut un des succès notables du dernier quart du XVIII^e siècle⁵⁹. Citée par Dulaure en 1790, cette tragédie n'a sans doute pas non plus échappé à Sade. Il est bien évident que dès lors, la légende du cœur mangé, privée de l'épisode culinaire qui nous intéresse, est centrée sur le cœur extirpé et sanglant que Sade n'hésitera pas à mettre dans la bouche d'Héloïse dans le passage de *La nouvelle Justine* (1799) cité plus haut. Ainsi la délicatesse de Dormont de Beloy, selon laquelle le cœur mangé est répudié, peut bien avoir amené la perversion sadienne.

Tandis que *Gabrielle de Verdy* prenait l'affiche au Théâtre-Français le 12 juillet 1777, les Comédiens italiens ordinaires du Roi lançaient le 30 août de la même année *Gabrielle de Passy, parodie de Gabrielle de Verdy, en un acte, en prose, et en vaudevilles*. Les auteurs de cette farce, Barthélémy d'Imbert et Louis d'Ussieux y présentent six personnages, calqués sur la tragédie de Dormont de Belloy, mais Gabrielle se trouve être l'épouse de Coutel, un anatomiste qui dissèque des animaux : des veaux, des moutons...⁶⁰, autant dire un boucher ! Les cœurs sanglants sont de son domaine, mais il n'y en aura pas sur scène, grâce aux tours que lui jouent Bernic, son assistant et Fric-Frac, l'ami de Coucy renommé en l'occurrence Sans-Souci. Il faut, en effet de l'insouciance pour s'aventurer dans la maison d'un boucher jaloux !

Le cœur est omniprésent dans cette parodie où le mot apparaît 59 fois en l'espace de 30 pages⁶¹ ! On ne se prive pas d'évoquer la boucherie en citant Dormont de Belloy : « Dans mon corps expiré, ta main prendra mon cœur », puis en vaudeville sur l'air de *Tiens, voilà ma pipe*:

⁵⁸ *Loc. cit.*

⁵⁹ *Ibid.*, p. lvii.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 188.

⁶¹ *Ibid.*, p. 217, note 94.

« Ami, le temps presse; / Fuis ces tristes lieux ; / Porte à ma maîtresse / Ce cœur pour adieux⁶² ». Mais Sans-Souci ne meurt pas et, en revoyant Gabrielle, il cite encore Coucy : « Ce cœur respire, il vit, il brûle encor pour toi⁶³ ». Coutel en conçoit une rage noire. Il désarme Sans-Souci, ordonne qu'on le saigne⁶⁴... Mais le duel et le meurtre qui s'ensuivent ne sont qu'apparents et Bernic finit par convaincre son maître de ne pas offrir à Gabrielle le cœur de son ami dans un vase, car il lui faudrait ensuite également mourir avec elle :

Oh ! ça, tenez ; je vous conseille de finir vos affaires un peu plus gaiement. Cette agonie de Gabrielle ferait un triste tableau. Il sortirait de ce vase des convulsions, des évanouissements, des morts subites : avec tout cela, des sanglots, des cris, des ah!... tous les flacons ouverts...⁶⁵

Ces réactions à la scène du vase contenant le cœur sanglant évoquent le vrai scandale causé au Théâtre-Français lors de la première de *Gabrielle de Vergy*. La parodie, elle, se termine plutôt par un vaudeville où chaque personnage présente son couplet. Celui que Bernic adresse à Coutel résume parfaitement la double critique adressée à de Belloy : Les intrigues amoureuses n'ont pas leur place dans la tragédie, ni l'horreur du cœur arraché au cadavre d'un héros. Voici donc ce couplet :

Faites, je vous le conseille
Un autre usage du cœur ;
Le mot plaît à notre oreille ;
Mais la chose nous fait peur.

Si faire une tragédie
A pour vous quelque appas :
Ah ! du moins, je vous en prie,
Que le cœur n'en soit pas⁶⁶.

Tandis que la parodie médiévale de *L'Ignauré* amplifiait le repas anthropophage de la légende du cœur mangé en l'offrant à douze dames et en ajoutant au mets vengeur les parties génitales de l'amant, la parodie du XVIII^e siècle, respectueuse des cœurs sensibles du public

⁶² *Ibid.*, p. 197.

⁶³ *Ibid.*, p. 205.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 208.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 213-214.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 217.

féminin, exclut de son propos le cœur arraché et mangé pour ne plus savourer que le mot « cœur »
accommodé, en l'occurrence, à une sauce de pure rhétorique burlesque !